

Festival d'

Automne

Septembre – Décembre 2026
Dossier de presse

Hiroshi Sugimoto

Noh Climax

Théâtre de la Ville – Les Abbesses
Du jeudi 3 au dimanche 6 décembre

Hiroshi Sugimoto

Noh Climax

Durée estimée: 1h20. Première mondiale

Théâtre de la Ville –
Les Abbesses

3 – 6 décembre

Jeu. ven. 20h, sam. dim. 15h et 20h
8€ à 41€ | Abo. 8€ à 34€

Direction artistique et décor Hiroshi Sugimoto. Conseil sur le choix des extraits Kengo Tanimoto. Arrangement musical Hirotada Kamei. Textes projetés Hiroshi Sugimoto. Mise à disposition des masques Hiroshi Sugimoto. Interprètes (shite-kata) École Kanze – Atsuo Kanze, Kengo Tanimoto, Hikaru Uzawa, Kohei Kawaguchi; École Kita – Teruhisa Oshima. Musiciens (hayashi-kata) Manabu Takeichi (flûte nōkan), Yoshiaki Iitomi (kotsuzumi – tambour d'épaule), Kazuyuki Haraoka (ōtsuzumi – tambour de hanche), Yuichiro Hayashi (taiko). Conception d'espace scénique Jumpei Fukuda. Lumière Kosuke Sugimoto, Ko Yamaguchi. Son Yasumasa Ogawara. Régie plateau Naoto Oguri, Mizuki Abiko. Coordination Yutaka Adachi, Keiko Nagata. Conseil artistique Aya Soejima. Logistique Yoko Yamada.

Le Théâtre de la Ville-Paris et le Festival d'Automne à Paris présentent ce spectacle en coréalisation.

Avec le soutien de Dance Reflections by Van Cleef & Arpel, de la Fondation pour l'Étude de la Langue et de la Civilisation Japonaises et de la Japan Foundation.

DANCE
REFLECTIONS
BY VAN CLEEF & ARPELS

Fondation
de
France

JAPAN FOUNDATION

L'artiste pluridisciplinaire, plasticien et photographe mondialement reconnu, Hiroshi Sugimoto poursuit son travail sur les grandes traditions japonaises en revenant au théâtre Nō. *Noh Climax*, qui se concentre sur les points culminants de six pièces du répertoire, promet de bouleverser nos repères spatio-temporels.

Depuis 25 ans, Hiroshi Sugimoto a entrepris de revisiter les grandes traditions de l'art dramatique de son pays. Après avoir présenté *Sugimoto Bunraku* (2013) et *Sam-basō, danse divine* (2018), il revient au théâtre Nō. Depuis les années 2000, il s'intéresse à ce théâtre de masques – également appelé « théâtre des revenants » – né il y a 650 ans, constitutif de la culture japonaise. Mais plutôt que de présenter une pièce en intégralité, il a choisi avec *Noh Climax* – qui fait suite à une série de sept courts métrages éponymes – de proposer les scènes les plus intenses, les *climax*, extraits de six pièces du répertoire classique. Pour ces séquences souvent dansées et accompagnées de chant, liées entre elles par la musique hayashi, il s'est entouré de cinq acteurs, parmi lesquels Atsuo Kanze, descendant de Zeami, fondateur de cet art. Il a également sélectionné parmi sa propre collection, des masques d'une valeur historique inestimable. *Noh Climax* invite ainsi, dit-il, à « une expérience transcendant le temps et l'espace ».

Théâtre
de la
Ville
PARIS
SARAH BERNHARDT

Contacts presse

Festival d'Automne

Rémi Fort
r.fort@festival-automne.com
06 62 87 65 32
Yoann Doto
y.doto@festival-automne.com
06 29 79 46 14

Théâtre de la Ville

Audrey Burette
aburette@theatredelaville.com
06 46 78 19 97

C'est par le Nō que vous avez abordé le domaine des arts de la scène, au début des années 2000, en montant *Yashima* de Zeami, puis *Takahime*. Pourquoi y revenir aujourd'hui ?

Hiroshi Suigimoto : Le Nō est une forme de théâtre agissant comme un dispositif qui permet de naviguer librement dans l'espace-temps, ce qui en fait un cas exceptionnel dans l'histoire mondiale de l'art dramatique. Je pense que la tragédie grecque, dans sa forme originelle, possédait cette même dimension ; mais elle a aujourd'hui disparu, et ce genre de dispositif ne subsiste désormais qu'au Japon. Dans ma vision, la photographie est également un instrument de voyage temporel. Ainsi, bien qu'ils diffèrent par leur mode d'expression, j'en suis venu à percevoir le théâtre et la photographie comme des médiums qui se rejoignent.

Pourquoi ce choix de « découper » les pièces et de n'en retenir que les « climax » ? Comment avez-vous choisi ces six pièces pour en faire ce que vous appelez cette « œuvre unique » ?

En japonais, on ne dit pas « jouer » le Nō, mais « danser » le Nō (*Nō wo mau*). Comme le souligne cette expression, le *Maï* – la danse – est la quintessence même de cet art : il condense en un seul geste tous les éléments musicaux et corporels. On peut dire que toute la beauté formelle du Nō est scellée dans le *Maï*.

La structure de *Noh Climax* a été conçue pour mettre en exergue ces moments de danse pure. Il s'agit du point culminant de chaque pièce, là où l'intensité dramatique est à son comble et où l'interprète livre le cœur de son expression. C'est ce déploiement d'énergie que nous vous invitons à découvrir.

Pour composer ce programme, les acteurs principaux (*shitē*) ont d'abord choisi, au sein de ma propre collection, six masques qu'ils désiraient porter. Le défi fut ensuite de sélectionner les pièces ; car si un masque peut correspondre à plusieurs répertoires, il nous fallait ici opérer une distillation. Pour ce *Noh Climax*, j'ai conçu l'espace en articulant l'univers du *Maï* autour de deux polarités : l'Ombre et la Lumière. En associant chaque pièce à l'une de ces deux nuances, j'ai pu sceller l'union entre ces six masques et leurs récits respectifs.

Les « climax » en question sont-ils codifiés, faciles à repérer, ou bien sont-ils au contraire laissés à l'appréciation du spectateur ?

Si le « climax » d'une pièce de Nō est, dans une certaine mesure, codifié par la tradition, la particularité de ce projet réside dans la liberté laissée à chaque interprète d'en redéfinir les contours. Ici, l'acteur propose le moment du « climax » par son propre choix, offrant ainsi une perspective qui s'écarte des conventions habituelles du répertoire. Ce qu'ils aspirent à transmettre au public continue de mûrir en eux jusqu'à l'instant précis de leur entrée en scène. J'attends avec une vive curiosité le fruit de ce cheminement et des tâtonnements créatifs de chaque acteur.

Noh Climax est au départ une série de sept courts métrages, avec des masques différents, où l'on retrouve, entre autres, l'acteur Atsuo Kanze : quelles différences y a-t-il entre ces films et les scènes que vous avez sélectionnées pour la version scénique ?

Le projet *Noh Climax* se déploie sous des formes multiples. Chacune d'elles s'attache à réinventer l'expérience du Nō telle qu'elle était vécue à ses origines, tout en réveillant en nous des pans de mémoire que la modernité a occultés. La série de sept courts métrages a été captée au cœur d'édifices en bois uniques au monde, comme le château de Himeji ou le temple Engyō-ji. En dansant sans aucun artifice, sous le seul règne de la lumière naturelle, il s'agissait alors de renouer avec la beauté originelle du Nō telle qu'elle se révélait autrefois.

La performance présentée aujourd'hui n'est pas une simple transposition scénique de ces films : les scènes choisies diffèrent. Elle en partage toutefois l'essence : l'entrée en scène de masques de Nō, véritables chefs-d'œuvre qui, hors de ce plateau, resteraient figés sous les vitrines d'un musée. Ici, l'acteur principal (*shitē*) s'approprie ces pièces de maître sans aucune retenue, leur rendant leur souffle premier. Vous éprouverez alors une présence et une puissance organique qu'aucune image audiovisuelle, aussi parfaite soit-elle, ne pourra jamais égaler.

Dans le texte accompagnant la série de film *Noh Climax*, vous vous dites nostalgique de cette époque « prémoderne » où l'électricité n'était pas encore venue altérer irrémédiablement le lien des hommes avec la nature. Vous rappelez qu'un cycle de Nō durait alors de l'aube au coucher du soleil... Est-ce cet état que vous essayez de retrouver à travers cette contre transposition du Nō ? Et par quels moyens y parvenir, à notre époque de « paralysie sensorielle » ?

À l'ère de l'informatique et de l'intelligence artificielle, la sensibilité humaine est en train de muter, de s'altérer. J'ai le sentiment que nos cœurs se mécanisent. Dans ce processus, la « qualité de l'âme » – cette profondeur spirituelle d'où surgit la poésie, origine même de l'art – semble s'étioler. S'il reste encore chez l'homme un cœur capable de vibrer comme un récepteur fragile, c'est le Nō qu'il doit voir.

Jadis, une seule représentation de Nō s'étendait sur une journée entière et se composait de cinq pièces successives. Aujourd'hui, seul un nombre limité de personnes parvient à rester en immersion devant une œuvre de deux heures. C'est pourquoi je propose d'en offrir l'essence en dix minutes. C'est une approche hétérodoxe, j'en ai conscience, mais elle me semble nécessaire : c'est un moyen ultime, presque désespéré, de maintenir le souffle du Nō en vie. Pour le public français, peu familier de cet art, cette brièveté sera peut-être, au contraire, d'une grande fraîcheur. Autrefois, pour entrer dans un temple zen, il fallait rester debout trois jours et trois nuits devant la porte. Aujourd'hui, si l'on exigeait cela, plus personne ne franchirait le seuil. Je choisis donc d'entrouvrir la porte, de laisser entrevoir ce qu'il y a de plus pur dans l'esprit du Nō, avec l'espoir fragile que certains y seront sensibles et découvriront qu'un tel monde existe encore.

Le Nō est, dites-vous, un dispositif de communication avec l'au-delà. Qu'a-t-il à nous apprendre aujourd'hui, à nous, spectateurs occidentaux qui restons bien éloignés de cette culture ?

En réalité, je ne pense pas que la culture européenne et le Nō soient aux antipodes l'un de l'autre. Si l'on remonte aux racines de l'Europe, on y découvre une communication avec les esprits tout aussi intense, notamment dans la civilisation celte. Si ces souvenirs antiques se sont estompés, c'est parce que l'avènement du monothéisme chrétien, il y a deux mille ans, a recouvert ces strates de conscience. Pourtant, quelque chose de cet héritage reste vibrant dans le corps des Occidentaux. La sensibilité du Nō, par sa proximité avec la mythologie celte, n'est pas aussi étrangère qu'on pourrait le croire. Elle résonne au plus profond de l'âme pour nous rappeler que l'être humain est, originellement, une créature issue de la nature, qui est passée de l'animal à l'homme.

Propos recueillis par David Sanson, avril 2026.

Biographie

Hiroshi Sugimoto

Hiroshi Sugimoto naît à Tokyo en 1948 et s'installe à New York en 1974. Artiste pluridisciplinaire, il travaille la photographie, la sculpture, l'architecture, les arts vivants ou encore l'écriture. Son œuvre explore le temps, la mémoire et la perception, en croisant pensées orientales et occidentales. Ses séries les plus connues sont *Seascapes*, *Theaters* et *Architecture*. Ses œuvres sont conservées dans de grandes institutions comme le Metropolitan Museum of Art et le Centre Pompidou. En 2008, il fonde New Material Research Laboratory puis crée l'Observatoire Enoura en 2017. Il met également en scène des spectacles de théâtre et d'opéra. Lauréat de nombreux prix internationaux, il est nommé Officier des Arts et des Lettres en France en 2013 et membre de l'Académie des Arts du Japon en 2023. Dans le cadre du Festival d'Automne, il présente *Accelerated Buddha* et *Double suicide à Sonezaki* en 2013, puis *Sambasō, danse divine* en 2018.

Hiroshi Sugimoto au Festival d'Automne :

- | | |
|------|---|
| 2018 | <i>Sambasō danse divine</i> avec Mansaku Nomura, Mansai Nomura, Yûki Nomura (Théâtre de la Ville – Espace Cardin) |
| 2013 | <i>Double suicide à Sonezaki</i> avec Sugimoto
Bunraku Sone zaki Shinjû
(Théâtre de la Ville – Sarah Bernhardt) |
| | <i>Accelerated Buddha</i>
(Fondation Pierre Bergé – Yves Saint Laurent) |